Document généré le 24 avr. 2024 10:15

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La boîte noire de la nature

François Y. Doré

Volume 28, numéro 3 (165), juin 1986

Vues sur la nature

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60433ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Doré, F. Y. (1986). La boîte noire de la nature. *Liberté*, *28*(3), 81–86.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FRANÇOIS Y. DORÉ

LA BOÎTE NOIRE DE LA NATURE

Que se passe-t-il dans la tête des animaux? A quoi pensent-ils? Que ressentent-ils?

Les premiers à se poser ces questions furent probablement nos ancêtres hominiens qui avaient des raisons impérieuses, pour ne pas dire vitales, de s'interroger sur les cogitations et les états d'âme des bêtes qui peuplaient leur environnement préhistorique. Confrontés à une nature hostile et peu propice au romantisme bucolique, nos arrière-grands-parents devaient en effet déjouer les ruses sournoises de prédateurs redoutables et développer des trésors de finesse pour capturer les proies fugaces ou pachydermiques dont ils se nourrissaient.

Aujourd'hui, notre bien-être et notre survie sont menacés davantage par la culture technologique que nous avons créée que par les périls d'une nature de plus en plus domestiquée et asservie à nos besoins, légitimes ou non. Pourtant les questions qui préoccupaient les Australopithèques et leurs descendants immédiats continuent à intriguer les gens et ce sont ces questions qui leur viennent souvent à l'esprit quand ils observent leur animal domestique, quand ils lisent un ouvrage de vulgarisation ou quand ils regardent un film documentaire sur la vie animale. S'ils ont l'occasion de converser avec un spécialiste du comportement animal, ils finissent inévitablement par lui poser ces mêmes questions. Ce spécialiste, qu'il soit vétérinaire, biologiste ou chercheur en psychologie comparée, est alors plongé dans un profond embarras. Non seulement doit-il s'efforcer d'em-

ployer un langage dépouillé du jargon technique dont il a l'habitude, il doit aussi avouer qu'il a peu d'éléments de réponse à fournir.

Comparativement au siècle dernier, nos connaissances sur le comportement des animaux sont beaucoup plus avancées et plus objectives. Cependant nous avons encore du mal à comprendre ce qui se passe dans leur tête, d'abord parce que le problème n'est pas facile en soi mais aussi parce que des siècles d'histoire philosophique et théologique ont empêché que la question ne soit vraiment posée.

De l'Antiquité à la Renaissance, la religion chrétienne imposa une conception simple et hiérarchique de la nature. Elle ordonnait en effet tous les êtres, réels ou imaginaires, selon une échelle linéaire et continue de perfection, la *Scala naturae* ou Grande Chaîne du Vivant. Au sommet de cette hiérarchie, on trouvait évidemment les êtres immatériels, Dieu et les anges. Quant aux humains, ils occupaient une position intermédiaire. La tache originelle avait dilué leur nature essentiellement immatérielle, mais leur âme intellective leur conférait tout de même une préséance et une supériorité indéniables sur les animaux, doués seulement d'une âme sensitive. De là à conclure que les animaux ne sont que des automates dénués de processus mentaux et d'émotions véritables, il n'y avait qu'un pas que les théologiens et certains philosophes comme Descartes s'empressèrent de franchir allégrement. Plus question de se demander ce que ces êtres inférieurs pensent ou ressentent, puisque leurs actions ne reflètent en réalité que le fonctionnement bien réglé et bien huilé d'un mécanisme subtil d'horlogerie mis en place par le Créateur.

Rassurée par cette réponse dogmatique et sans appel à des questions millénaires, l'Humanité sombra dans un nombrilisme béat. Il y avait bien à l'occasion quelques fâcheux individus à l'esprit retors qui, émerveillés par la beauté et la complexité du monde animal, osaient remettre en question les dogmes établis et leur infaillibilité. Mais les divagations sacrilèges de ces personnages peu recommandables étient mises au

compte de la possession diabolique et leur impertinence étaient rapidement corrigée par la menace insidieuse, mais très convaincante, de l'Inquisition ou de l'excommunication.

A partir des 17e et 18e siècles, les fâcheux se firent de plus en plus nombreux. Ils semèrent les germes séditieux de la libre pensée et de l'interrogation scientifique, brisant ainsi la belle harmonie qui régnait jusque là. Il s'en trouva même quelques-uns, plus fantasques que les autres, pour contredire les Saintes Ecritures et prétendre que la Création avait peut-être nécessité plus de six jours. L'excommunication n'ayant plus, depuis la Réforme, un pouvoir de persuasion aussi puissant que dans le passé, il devint difficile de remettre ces brebis égarées dans le droit chemin et leurs idées eurent tendance, bien que très lentement, à se répandre. Quand en 1859, Charles Darwin affirma et démontra dans *L'origine des espèces* que tous les animaux, y compris l'animal humain, ont des ancêtres communs et qu'ils sont apparentés par une sorte d'arbre généalogique, la théologie naturaliste et son concept de *Scala naturae* furent battus en brèche. Mais Darwin ne s'arrêta pas là et en 1871, il affirma dans *La descendance de l'homme* que la différence de capacité mentale entre l'humain et les autres animaux en est une de degré et non de nature.

Enfin libérés du dogmatisme religieux qui considérait l'activité mentale humaine comme seule digne d'intérêt, les chercheurs pouvaient désormais étendre leur interrogation aux autres espèces. Darwin lui-même et ses premiers disciples ne s'en privèrent d'ailleurs pas et firent même preuve d'un enthousiasme quelque peu intempestif. Prêtant aux animaux des aptitudes mentales et des vertus morales qui caractérisent en fait notre propre espèce, ils cédèrent à un anthropomorphisme tout aussi déplorable et scientifiquement improductif que la conception purement mécaniste de leurs prédécesseurs. La réaction n'allait pas se faire attendre et elle était dans une certaine mesure justifiée. Mais on jeta le bébé avec l'eau du bain.

Tout en reconnaissant la valeur de la théorie darwinienne de l'évolution, le behaviorisme radical proposa, au début du siècle, une approche qui se voulait plus prudente et plus conforme aux canons de la science de l'époque. Il énonça en effet que les processus mentaux et émotionnels des animaux, même s'ils existent, sont logés dans une sorte de «boîte noire» dont l'intérieur demeurera toujours inaccessible à l'observation du chercheur. Par souci de rigueur scientifique, il valait donc mieux tout simplement les ignorer et expliquer le comportement des animaux et des humains sur la base de ce qui est observable, c'est-à-dire les entrées et les sorties de cette boîte noire. Ainsi la théorie darwinienne déboucha sur la censure plutôt que sur l'émergence de l'une des nombreuses questions qu'elle avait contribué à formuler. Bien sûr l'humanité avait perdu le statut privilégié qu'elle s'était elle-même accordée dans la nature et son indéniable parenté avec les autres animaux impliquait logiquement qu'elle partageait avec eux au moins certaines propriétés mentales. Mais pour une espèce affligée depuis des siècles d'un nombrilisme chronique, le spectacle d'un univers interne chez ses proches parents était insupportable. On préféra donc détourner les yeux, quitte à ce que le prix de cette cécité partielle en soit notre propre univers interne.

Pendant la première moitié du 20e siècle, une forte proportion des chercheurs en psychologie renonça donc à s'interroger sur le contenu de la boîte noire et sur sa fonction. Pour eux, toute allusion à l'activité mentale des animaux et des humains était devenue tabou et la véritable recherche se limitait à identifier les événements de l'environnement qui influencent le comportement. Heureusement, pendant cette période où le behaviorisme radical exerça sa domination, il y eut des mouvements de résistance dont la force était d'autant plus grande qu'ils se portaient à la défense de nos plus proches parents. Si on abandonnait sans trop sourciller l'univers mental du pigeon, du rat, du chien et du chat, la résistance était plus tenace dès qu'il s'agissait de notre propre univers

mental ou de celui des primates. Après tout, on ne pouvait balayer en un siècle plus d'un millénaire de nombrilisme et ce vieil atavisme servit, paradoxalement, à promouvoir une vision moins réductionniste de la nature et des animaux.

Aujourd'hui, la résistance a presque triomphé. Depuis une quinzaine d'années, des ouvrages de plus en plus nombreux osent afficher des titres qui contiennent des mots anciennement tabou comme conscience, intelligence ou activité mentale des animaux. Les chercheurs osent maintenant porter leur regard sur cet univers intérieur dont le spectacle était insupportable à leurs prédécesseurs. Ils n'en ont cependant pas encore l'habitude. Parfois ils sont éblouis et ne voient pas clairement les contours, les contrastes et la profondeur de cet univers. Parfois aussi, ils sont victimes d'illusions perceptives et cèdent aux pièges de l'anthropomorphisme. Mais à force d'explorer ce nouveau paysage, ils finiront bien par y accommoder leur vision.

Qu'est-ce qui se passe dans la tête des animaux? Cette question, comme beaucoup d'autres questions sur la nature, n'a pas encore de réponse vraiment satisfaisante car il a fallu des siècles pour la formuler adéquatement. Mais au cours de ce long cheminement, qui en fait n'est pas terminé, nous avons au moins acquis deux convictions. La première est que nous n'avons pas de statut privilégié dans la nature, à part celui que nous nous sommes arrogé nous-mêmes. Certes l'espèce humaine est différente des autres comme le sont toutes les espèces animales. Mais notre spécificité ne nous confère aucune supériorité. Il n'y a pas de *Scala naturae* ni sur cette planète ni ailleurs. Il n'y a que des espèces bien vivantes qui sont issues de l'évolution et dont la longévité est bien courte si on la compare à celle du cosmos. L'écho du Big Bang originel n'aura pas encore fini de retentir quand le petit pouf produit par l'espèce humaine se sera éteint. La deuxième conviction que nous avons acquise, mais qui demeure plus fragile, est que l'activité mentale des animaux est un objet

d'étude parfaitement légitime et qui peut être abordé de façon tout aussi scientifique que n'importe quel autre objet d'étude. Il n'est certes pas facile de pénétrer dans l'univers intérieur d'une autre espèce et nous pouvons y renoncer devant la difficulté de la tâche. Mais avons-nous vraiment le choix? Pour comprendre le comportement des systèmes simples que nous créons, nous devons regarder à l'intérieur de la boîte noire. Pourquoi échapperions-nous à cette obligation quand il s'agit du comportement des systèmes infiniment plus complexes mis au point par la nature?